

ROBERTO J. PAYRO
LE CAPITAINE VERGARA

LIVRE QUATRIEME
L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE

VI
INTERMEDE BIOGRAPHIQUE

Elle était tragique l'histoire de l'homme que Alvar Núñez traitait, dès le premier jour, avec tant de considérations sur l'expresse recommandation du monarque. On peut la lire dans un codex qui date, semble-t-il, du 17^{ème} siècle mais que quelques érudits considèrent comme une simple reconstruction faite, de nos jours, non sans une certaine habilité.

Nous proposons ci-dessous la première partie de ce curieux récit. La seconde, respectant l'ordre chronologique, sera incluse en temps utiles. Voici ce que rapporte le codex :

HISTOIRE DE DON FRANCISCO DE MENDOZA
(Extraite d'un codex du 17^{ème} siècle)

PREMIERE PARTIE

Don Francisco de Mendoza, *caballero* et gentilhomme du roi Charles 1^{er} d'Espagne et Charles V d'Allemagne, qui fut majordome de Sa Majesté Maximilien 1^{er}, roi des Romains, grand-

père de ce souverain invaincu, avait épousé, des années avant le début de cette véridique histoire, une dame de haut rang, très jeune et d'une singulière beauté, du nom de doña Inés de Mena. Ils vivaient tous deux à Madrid, avec toute la grandeur et le faste que peuvent procurer la fortune croissante, la bonne réputation, les nombreux parents et amis occupant des postes honorifiques et la faveur du roi, quand, pour rendre plus complet le bonheur des époux, doña Inés donna naissance à un fils à qui ils donnèrent le prénom de Carlos, en hommage au monarque.

Celui qui le tint sur les fonts baptismaux fut le père Luis de Carranza, chapelain de don Francisco et confesseur de son épouse, accompagné de doña Mencía de Aguilar, suivante de la Sérénissime Impératrice. Le fait que le père Carranza fût parrain fit jaser mais un tel choix fut généralement imputé à la grande piété de la dame et à l'amour de don Francisco, qui n'avait plus d'autre volonté que celle de son épouse, et les mauvaises langues finirent par garder le silence.

L'accouchée ne tarda pas à abandonner le lit, plus belle, si c'était possible, qu'avant la naissance et mari et femme reprirent le fil de leur heureuse existence, fréquentant à nouveau la Cour, chose que tous deux faisaient comme quelqu'un qui accomplit un honorifique mais fastidieux devoir car Mendoza aimait vivre retiré et la douce paix domestique, bien qu'il fût naturellement ambitieux.

C'est ainsi qu'ils vivaient, enviés de tous, lorsqu'un certain *caballero*, grand ami de don Francisco, homme mûr déjà mais dont la réputation d'aventures et de triomphes amoureux lui conservait un certain lustre juvénile, sollicita doña Inés sur le plan amoureux, profitant des entrées qu'il avait dans sa demeure. La dame ne lui prêta pas l'oreille et, à plusieurs reprises, le repoussa, indignée, le menaçant de dénoncer son manège à son ami confiant et trahi. Don Jaime de Villarroel – c'est ainsi que s'appelait l'amant dédaigné – demanda pardon pour son audace, promit de mettre un frein à son amour, car il ne pourrait jamais l'étouffer, et il continua comme jusqu'alors à fréquenter la demeure de don Francisco de Mendoza, qui ne le soupçonna jamais.

Mais le dédain de la dame transforma l'amour de don Jaime en jalousie et sa bonne volonté en désirs de vengeance. Il se mit à observer subrepticement tous les faits et gestes de doña Inés, convaincu que, tôt ou tard, il devait la prendre en défaut, à certains indices qu'il n'avait pas relevés jusqu'alors. Lorsqu'il s'abandonnait dans l'intimité, don Francisco de Mendoza lui avait laissé deviner, sans le vouloir, qu'il avait à se plaindre de la froideur de son épouse, qui ne répondait jamais à ses transports passionnés, accomplissant avec un certain manque d'empressement le devoir conjugal. Elle lui avait

témoigné la même froideur ou une froideur plus grande, et on aurait pu la croire naturelle chez elle, s'il n'avait pas existé d'autres indices qui la montraient exaltée et ardente, et qui ne pouvaient pas échapper à la perspicacité de l'expérimenté don Jaime. A titre d'exemples : son visage pâle se colorait soudain et sans cause visible, comme si des flux de sang lui montaient du coeur aux joues ; son regard langoureux et distrait s'animait brusquement d'un feu intérieur et ses lèvres rouges s'humidifiaient et s'entrouvraient voluptueusement, pendant que l'on voyait palpiter son sein grossi, malgré le rigide corsage aux broderies d'or et de perles ... Il se mit donc à réfléchir à qui pouvait être l'heureux mortel dont la simple évocation l'agitait ainsi mais, au bout d'un temps non négligeable, il ne parvint pas à élucider l'énigme et il finissait par se convaincre que ses soupçons n'étaient pas fondés quand ceux-ci se portèrent sur celui qui, en raison de sa fonction, devait être et avait jusque là été à l'abri ...

C'était l'abbé don Luis de Carranza, un prêtre jeune et d'aspect agréable, qui portait la soutane comme un Romain sa toge et le manteau avec l'élégance d'un cavalier à la cape de grenat. On racontait à son sujet que, quand il était tout jeune homme, il avait commis des extravagances, eu des duels et des aventures, fort communs parmi les étudiants de sorte que personne n'y prêtait attention, a fortiori que, lorsqu'il fut entré dans les

ordres et eut été choisi comme son chapelain par don Francisco, la conduite du prêtre apparut à tous irrépréhensible et sainte, car on ne le voyait que chez lui ou à l'église.

Don Jaime crut néanmoins remarquer chez l'austère abbé une tendresse qui ne lui sembla ni paternelle ni évangélique, quand il parlait de doña Inés ou quand il fixait les yeux sur elle ; comme il lui sembla que les manifestations de la dame ne s'inspiraient pas non plus d'une vénération religieuse ou d'une affection filiale. Etant donné que, à époque, il n'était pas rare de voir des prêtres, en proie au démon de la concupiscence, s'adonner à des amours sacrilèges – parce que Satan se complaît et se délecte à tenter et à perdre les meilleurs serviteurs du Seigneur, considérant cela comme sa victoire la plus glorieuse –, l'amant dédaigné se mit à espionner très prudemment le gracieux chapelain et sa fort belle pénitente. Peu après, il n'eut plus de doutes concernant le commerce criminel et amoureux qui existait entre eux, probablement depuis longtemps, favorisé par la circonstance fatale que l'abbé vivait sous le même toit que l'épouse de don Francisco, et par la complaisante et traîtresse complicité des duègnes, serviteurs et servantes, subornés par les largesses des deux côtés, de l'adultère et sacrilège doña Inés, la coupable.

Fou de jalousie et de rage, mais dissimulant sa passion sous des apparences froides, Villarroel

hésita entre deux extrêmes : se servir de son secret pour obtenir les faveurs forcées de la dame ou se venger d'elle et de son amant, détruisant leur bonheur caché. Il n'hésita pas longtemps car il comprit que le plaisir acheté avec une monnaie aussi vile allait lui apporter la guigne et il opta pour la vengeance que les païens qualifiaient de nourriture des dieux. Afin de jouir de cette vengeance, puisqu'il ne pouvait jouir de la dame, il résolut de faire part à l'époux offensé de son malheur et de sa honte, non pas avec la loyauté crue et rude qui sied à un *caballero*, mais par d'astucieuses insinuations pour éveiller ses soupçons, par des piques perfides, propres à lui ouvrir les yeux.

Il ne fallait pas que Mendoza gardât dans son cœur le plus léger doute qui pût excuser ne fût-ce que légèrement et passagèrement l'honnêteté de doña Inés ni l'austère vertu du prêtre qu'il avait toujours tenu pour un saint, très chaste, et pour un ami modèle. Mais la jalousie est un acide qui ronge les métaux les plus purs et don Francisco finit par en être victime et par espionner, lui aussi, les amants, avec tellement de discrétion qu'ils ne purent jamais se rendre compte des pièges tendus à leur amour par le mari soupçonneux.

Le jour de la catastrophe fut un jour néfaste. Alors que dame et galant se livraient à leurs ébats, loin de se douter du nuage qui s'amoncelait au-dessus de leurs têtes, Mendoza les surprit dans

une petite pièce retirée où, loin des regards indiscrets, l'abbé amoureux se trouvait dans les bras de doña Inés. Empoignant son épée avec une fureur insensée mais largement justifiée, il la plongeait à plusieurs reprises dans les corps nus des complices, sans écouter les supplications de son épouse qui, au lieu de l'attendrir, le poussèrent au paroxysme de la folie. Il n'eut de cesse de les voir nager dans leur propre sang, le visage convulsé – plus par l'épouvante que par la douleur –, raidis par la mort, étendus sur le sol comme de viles dépouilles, entre les meubles renversés et brisés en mille morceaux. Et, lorsque quelques domestiques, attirés par les cris et les imprécations, tentèrent de calmer don Francisco, ce dernier, complètement hors de lui, retourna contre leurs poitrines l'épée dégoulinant de sang et continua le féroce carnage. Semant la mort sur son passage, nouvel ange exterminateur, il parcourut toute la demeure, étage par étage, salle par salle, pièce par pièce, jusqu'aux chambres des domestiques, afin de tuer également le fils qu'il considérait le fruit de son déshonneur ...

Comme il ne le trouvait pas – parce que la nourrice l'avait fort heureusement emmené en promenade –, il retourna dans la pièce où gisaient les amants près des corps des infortunés domestiques, tendit la main droite au-dessus de doña Inés et s'écria, comme quelqu'un qui lance la plus terrible des malédictions :

- *Afin de t'exécrer à jamais, vile parjure, je fais le vœu solennel de ne plus jamais faire confiance à une autre femme, de voir en elles toutes ton méprisable portrait. Et, sur ton cadavre haï, je jure, pour le salut de mon âme de respecter ce serment jusqu'à l'heure de ma mort ! ...*

Les mains encore rougies de sang, il se précipita au palais et, se jetant aux pieds du grand Charles Quint, il lui avoua le terrible châtement qu'il venait d'infliger aux coupables et à leurs complices, lui demandant d'être également châtié, s'il méritait une peine pour avoir été le médecin de son honneur.

Charles 1^{er} d'Espagne et Charles V d'Allemagne, qui le tenait en grande estime, ne put pas l'écouter, malgré cela, sans se fâcher et il vitupéra contre sa rage cruelle et sa férocité hyrcanienne (**N.d.T.**) ; mais comme l'honneur était alors – et, grâce à Dieu, l'est encore aujourd'hui – considéré comme étant le plus précieux des biens et comme la jalousie a été de tous temps une folie qui absout de n'importe quelle extrémité ceux qui en souffrent, Sa Majesté fit se relever don Francisco, lui donna sa main royale à baiser et, lui pardonnant l'emportement et ses tragiques conséquences, lui ordonna de s'éloigner sur le champ de la Cour pour éviter les représailles que, à n'en pas douter, allaient exercer à son égard les nobles proches de doña Inés de Mena.

- *Je ne crains pas les vengeances et ne me repens pas d'avoir été mon propre justicier ! – dit Mendoza avec autant de respect que de fermeté – Mais Votre Majesté a raison et, même si elle m'a absout et ne m'a pas infligé de pénitence, je dois éviter le scandale et m'épargner la clameur du déshonneur qui, même lavé dans le sang, laisse toujours une rougeur sur le front de l'offensé. Je quitterai la Cour dès aujourd'hui et j'irai cacher ma honte en Andalousie, où j'ai des amis qui m'accueilleront les bras ouverts ... Mais je ne m'arrêterai pas là-bas, car il n'y pas de lieu suffisamment éloigné et caché où je puisse éviter le chagrin de mes maux. Je sais qu'un caballero – portant le même nom que moi mais qui n'est pas de la même maison –, don Pedro de Mendoza, illustre par ses faits d'armes en Italie, prépare une expédition aux Indes : j'irai avec lui, si Votre Majesté daigne me faire la grâce d'approuver mes désirs et recommander à sa bienveillance mon humble personne.*

Il faut souligner que, ni alors ni maintenant, se rendaient aux *Indes* seulement ceux qui ambitionnaient la richesse et ceux qui étaient en quête d'aventures mais également et, en grand nombre : les *hidalgos* ruinés et dans le besoin ; les fils de famille qui encourageaient la colère de leur père ; ceux qui voulaient cacher ou faire oublier de

graves fautes ; ceux qui, pour des raisons plus ou moins avouables, devaient fuir la justice ; et d'autres qui, pour les motifs les plus divers, préféraient s'éloigner de la société où ils vivaient auparavant. En somme, le *Nouveau Monde* était conquis et peuplé en grande partie par des gens qui avaient besoin de réhabilitation morale ou matérielle, ce qui n'empêche pas que, dans l'ensemble, il y eût plus d'une personne sans tache. Don Francisco, dans son infortune, suivait donc le courant général et Sa Majesté ne put que l'approuver.

- *Tu auras une ordonnance spéciale de ma main, car je n'ai jamais eu meilleur serviteur* – déclara le roi. Avec cet accent guttural et cette façon de prononcer les « R » qui révélait son origine – *Maintenant va en paix et pars sans retard, car c'est à Séville que tu recevras mes nouvelles, en temps voulus.*

Mendoza fit mine de se jeter aux pieds du monarque mais ce dernier ne le permit pas. Mi-sévère mi-bienveillant, il lui redonna sa main droite à baiser. Aussitôt après, don Francisco s'en alla, si pas consolé, du moins plus tranquille.

Et quelques heures plus tard, chevauchant un superbe poulain de Cordoue, il franchissait les faubourgs de la ville de l'ours et de l'arbousier (**N.d.T.** : armoiries Madrid), se dirigeant vers Tolède par une nouvelle route de Charles Quint quand le destin funeste voulut qu'il tombât nez-à-

nez avec don J'aime de Villarroel, qui n'était pas encore au courant de ce qui venait de se produire. En voyant son cruel ami, le sang de Mendoza ne fit qu'un tour comme s'il avait sous les yeux le véritable coupable de son malheur. Mettant subitement pied à terre, il l'invita d'un geste fier et en termes grossiers à croiser l'épée, imitant en cela Sigismond quand il dit à Rosaura travestie : « *Eh bien ! tu vas mourir, car je ne veux qu'il existe personne qui soit instruit de ma faiblesse* » (N.d.T. : in ***La Vie est un songe*** de Calderón de la Barca, « *Journée première* »).

C'est en vain que Villarroel tenta de calmer Mendoza, qu'il prit pour fou et qui, loin de l'écouter, le frappait d'estoc. L'autre qui n'était pas un lâche – loin s'en faut –, se défendit avec courage contre ce furieux qui, sans respirer, l'attaquait vigoureusement en multipliant les coups de taille, les revers, les fendants (N.d.T. : coup de taille donné de haut en bas) et les coups d'estoc, avec une telle force et une telle rapidité qu'il était presque impossible à don Jaime de parer les coups. A peine entamé, le combat s'acheva. Une épouvantable balafre, à hauteur des yeux, mit Villarroel à terre sans lui donner le temps de dire « *Dieu me vienne en aide* ». Don Francisco, satisfait, essuya son épée dans l'herbe, remonta à cheval et poursuivit son chemin en pensant :

- *Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait mais le coeur me le réclamait ! Il y a des services,*

aussi grands soient-ils, que l'on ne peut pas remercier car on n'a plus besoin du traître une fois que la trahison a eu lieu.

Il passa la nuit dans une auberge et reprit son voyage, de bon matin, tenaillé par de cruels souvenirs et par de douloureuses idées. Bien qu'il considérât avoir fait son devoir en immolant les coupables afin de laver son honneur, il n'avait pas la conscience aussi tranquille en ce qui concernait la mort des innocents domestiques, l'intention de tuer l'enfant – qui pouvait bien être son fils –, et l'homicide de don Jaime, si loyal que le combat eût été. Et, comme ces doutes menaçaient de le tourmenter sans trêve s'il n'y trouvait pas un remède, en arrivant à Tolède, il décida d'aller s'agenouiller devant le Saint Tribunal de la pénitence, sûr que l'absolution et les consolations d'un prêtre lui rendraient la paix de l'âme. Le confesseur, qui était un vieillard vénérable et instruit, s'horrifia en entendant les révélations de don Francisco et en apprenant qu'il avait les mains souillées de tels torrents de sang ; mais son épouvante n'eut plus de limites quand il apprit que l'une des victimes était un *oint du Seigneur* ; qu'il eût ou non succombé à la faiblesse humaine, il portait la livrée sacrée de Saint Pierre.

- *Mon fils – s'exclama-t-il – et je te ne t'appelle mon fils que parce que je te vois sur le chemin du repentir pour ton abominable crime ... Je ne peux pas te donner l'absolution. Je pourrais te*

*pardonner la mort de ton épouse, des domestiques sans défense, de ton ami, et le projet sans foi d'ôter la vie à ton propre fils. Ce sont des délits communs, qui relèvent de mon humble compétence et de ma juridiction, des péchés que l'on pourrait presque considérer comme véniels par rapport à l'homicide volontaire et perfide, au véritable parricide aggravé par le sacrilège, d'avoir donné la mort à un prêtre, investi des ordres sacrés majeurs ... Non, je ne peux pas t'absoudre. Pas parce que tu es excommunié « latae sententiae », comme le commandent les canons du Saint Concile de Latran, dans la partie qui dit : « Si quis suadente diabolo hujus sacrilegii vicium incurrerit » ... Et comme l'établit le sage Gratien dans son « **Decretum** » ... Pour que tu sois lavé d'un si horrible péché, revienne dans le giron de Notre Sainte Mère l'Eglise, dont tu t'es arraché si diaboliquement, et ne brûle pas*



- *dans les flammes de l'enfer pour des siècles et des siècles, tu dois aller te prosterner comme un pénitent affligé aux pieds de Sa Sainteté le Pape Paul III, le seul qui a l'autorité suffisante*



- *pour te pardonner, car même les évêques ne pourraient pas te donner l'absolution, même à l'article de la mort. Considère-toi, donc, dans la pire situation, comme les païens infidèles et les Juifs pestiférés ; mais, pour ces derniers, les portes de l'Eglise, et par conséquent celles du Ciel, peuvent s'ouvrir de part en part, rien qu'en recevant les eaux du baptême ; alors que toi tu dois être jugé et pardonné par le vicaire du Christ sur terre en personne, après avoir fait le pèlerinage à Rome, les pieds nus,*

sans vanité, portant au cou la corde de la contrition et du repentir. A présent fais



- *pénitence, afin que Dieu Notre Seigneur, la très Sainte Vierge et les saints t'inspirent la contrition nécessaire et te conduisent par la main jusqu'au siège de Saint Pierre, seul endroit d'où part ton véritable chemin de salut...*
- *Cruelle sentence – murmura Mendoza – mais je m'y soumettrai, mon père, si vous dissipez un de mes doutes ... Le prêtre à qui j'ai donné la mort était sacrilège avant moi, et devait donc être excommunié ... N'est-ce pas ? ...*
Le prêtre interrompit le blasphème en disant :

- *Ce n'est pas à toi, misérable pêcheur, de juger les actes d'un ministre du Tout-Puissant ! ... Tes yeux charnels ont pu être trompés. Ce qui te semble une preuve palpable peut n'avoir été, et n'aura été, indubitablement, qu'une apparence, ourdie par un artifice diabolique ou par le démon lui-même ... Quoi qu'il en soit, tu as commis le plus horrible des sacrilèges, tu es excommunié. Tu brûleras sans rémission et éternellement dans les flammes de l'enfer si l'infinie miséricorde et la bonté du Saint Père ne te lavent pas de ton infamie.*

Don Francisco était pieux mais il ne se soumit pas, avec une mansuétude chrétienne, à ce qui lui paraissait une monstrueuse injustice, ignorant qu'un prêtre, si abominables que soient les crimes qu'il a perpétrés, ne perd jamais son caractère d'*oint du Seigneur* ; et, en se voyant frappé d'excommunication alors qu'il avait tué un sacrilège – qui, à son avis, devait être considéré comme hors-la-loi –, il éprouva de la colère et du dépit au lieu de douleur et de contrition. Mais, habitué à respecter les mystères insondables du dogme, il finit par s'y conformer et par penser aux moyens d'obtenir le pardon du Pape, se disant que, moyennant certaines influences, le Saint Père ne se montrerait pas plus inflexible que Sa Majesté l'empereur. Il rejeta l'idée de se rendre à Rome car un voyage si long l'empêcherait de se joindre à temps à l'expédition de don Pedro de Mendoza, et

il résolut donc de se borner à demander par écrit la levée de l'excommunication en se servant, pour l'obtenir, du crédit de quelques amis haut placés. Il lui tardait de partir où sa lamentable histoire serait ignorée de tous et où il lui serait possible de retrouver un peu de tranquillité car, même le recoin le plus reculé d'Espagne ne lui offrirait plus la sérénité à laquelle il aspirait, même si aucun homme d'honneur ne pourrait le blâmer d'avoir lavé lui-même son honneur.

Il reprit donc la route et, à Séville, apprit que la flottille de don Pedro de Mendoza n'appareillerait que des mois plus tard et que le *caudillo* acceptait volontiers ses services ; et, comme il ne lui restait rien à faire là, il revint à sa première idée de chercher refuge dans la demeure de son ami don Tristán de Angulo, où l'attendait une nouvelle phase insoupçonnée de son destin.

Don Tristán le reçut à bras ouverts, fort surpris de le voir, parce que la rumeur des sombres événements qui avaient obligé son ami à quitter la Cour n'était pas encore parvenue à ses oreilles. Mendoza fut franc avec lui et lui raconta ponctuellement, sans omettre un détail, l'amère histoire de ses malheurs et la tragédie barbare qui la conclut. Don Tristán de Angulo compatit cordialement, tenta de le consoler avec des paroles sensées et mit à sa disposition tout ce qu'il possédait, lui disant que, à partir de ce moment, il était le maître et seigneur de sa maison, de ses

biens et de sa personne.

Une gentille demoiselle, de ses nièces – dont il était l'unique parent –, partageait la solitude de don Tristán dans les vastes possessions où il passait sa vie à s'adonner au rude exercice de la chasse. Cette belle jeune femme, orpheline depuis sa plus tendre enfance, avait été élevée sous sa tutelle dans ces vallées agréables et solitaires du Genil, dans une liberté inconnue pour les personnes de son sexe et de sa qualité, blâmable de tous temps car elle peut engendrer la désinvolture et dégénérer en vie licencieuse, relâchant ou brisant les liens de la religion et des bonnes moeurs : la liberté est, pour la femme, à la fois un vertige et un précipice. Doña María de Angulo – c'est ainsi qu'elle s'appelait – était, néanmoins, extrêmement honnête et vertueuse, bien qu'elle parcourût, selon son bon plaisir, monts et vaux, soit à pieds, soit à cheval, accompagnant don Tristán dans ses parties de chasse ou errant en solitaire dans la campagne ou sur les rives riantes du Genil. Elle n'avait pour réseau social que son oncle et tuteur, de vieux soldats retirés et des rudes gars du coin qui, jeunes ou plus âgés, l'adoraient et se soumettaient à tous ses caprices, captivés par sa beauté sans pareille et par son caractère, où se mêlaient autant la douceur que l'énergie. Elle était, à leurs yeux, une image de la Sainte Vierge elle-même, qui aurait quitté l'autel, avec ses cheveux noirs comme

du jais, l'ovale parfait de son visage, les yeux largement fendus et auréolés par de très longs cils qui les entouraient d'une ombre suave et azurée, alors qu'eux-mêmes brillaient comme des escarboucles ; les lèvres rouges comme des cerises ayant mûri sous le soleil andalou, la supérieure étant couverte d'un très léger duvet qui lui donnait une grâce souveraine ; le nez droit et palpitant, les joues couleur de blé mûr, avec une adorable peau de pêche ; et, avec cela, une démarche de déesse, une taille de guêpe, des bras façonnés au tour, des seins gonflés, des mains d'ivoire et des pieds d'amande. Quel mortel ne serait pas tombé à genoux devant ce modèle de perfections et comment s'étonner que le vieux don Tristán, ses domestiques ainsi que les rudes bergers et culs-terreux de ces vallées, fussent les humbles et obéissants esclaves d'une demoiselle si idéale ?

Doña María ne tarda pas à connaître, elle aussi, la tragique histoire de don Francisco, par l'indiscrétion de don Tristán qui, plus soldat que chaperon, n'avait pas de secrets pour sa gentille nièce et qui était d'un naturel bavard, surtout lorsqu'il s'agissait d'un fait qui pouvait suspendre à ses lèvres ses auditeurs. Et celui qui avait vengé son honneur, loin de devenir un objet d'horreur pour l'exaltée jeune fille, éveilla en elle une inclination irrésistible, mélange d'admiration, de pitié, de crainte et de passion, d'une certaine façon

analogue à la fascination qui est exercée sur l'oisillon lorsqu'il se précipite dans la gueule ouverte du serpent, sauf que don Francisco était loin de ressembler à la venimeuse bestiole et que l'oisillon ne tombe pas amoureux du reptile comme doña María s'amouracha de l'infortuné homme.

Et, jour après jour, l'incendie de l'amour se propageant toujours où il trouve des matières inflammables, étant comme une épidémie à la contagion de laquelle n'échappe pas celui qui ne prend pas ses distances, la jeune fille finit par sentir passionnément répondre à ses sentiments, non sans que Mendoza soutienne de longs et douloureux combats contre lui-même, avant de succomber dans ses tendres liens.

Désormais vaincu, malgré ses efforts, et plutôt incité par la jeune fille qu'obéissant à sa propre volonté, il lui avoua un jour son amour mais ajouta, d'une voix tremblante et les yeux embués, que ce triste amour était sans espoir, en raison du serment inconsidéré et terrible qu'il avait prêté sur les corps, encore tièdes, de l'infidèle et de son amant ; et il supplia à genoux doña María si, par hasard, il avait le bonheur qu'elle éprouvât les mêmes sentiments à son égard, de ne pas les lui avouer afin de ne pas rendre plus grande son infortune en l'aggravant par le désespoir de voir le bonheur à sa portée et d'avoir à y renoncer.

Doña María obéit, taisant ses sentiments, car l'honnêteté l'emporta chez elle sur l'amour et ses

excès, et elle s'efforça d'étouffer la passion qui la dévorait mais qui, précisément, trouva davantage d'incitants dans les insurmontables obstacles que les lois divines et humaines lui opposaient.

Don Francisco se rendait fréquemment à Séville, pour vérifier l'état d'avancement des préparatifs de l'expédition et connaître la date exacte du départ. Lors d'un de ces voyages, il trouva les lettres de recommandation promises par le souverain. Il les présenta à don Pedro de Mendoza, à qui Charles Quint ordonnait de traiter son protégé avec un soin tout particulier et une faveur toute spéciale ; l'Adelantado lui dit qu'un *caballero* si accompli et un soldat si vaillant, qui se recommandait par lui-même, n'aurait pas eu besoin de telles recommandations ; il lui demanda d'être prêt pour le mois d'août courant (**N.d.T.** : 1535), car il comptait partir sans davantage de retard, malgré son état de santé.

Quand il regagna la demeure de don Tristán de Angulo, don Francisco, en proie à des sentiments contradictoires, trouva un spectacle extrêmement triste. Son vieil ami gisait dans sa chambre, étendu sans vie sur son lit drappé de deuil, illuminé par la lueur jaunâtre de quatre cierges, veillé par doña Maria affligée, un vénérable prêtre, les duègnes qui psalmodiaient des « *Notre Père* » et les domestiques en pleurs. Un accident de chasse – il était tombé de son cheval en sautant par-dessus une clôture – avait

entraîné la mort du noble et généreux don Tristán de Angulo.

Don Francisco put se présenter à l'église et présider les funérailles parce que, dans la région, son excommunication était ignorée. Comme la flottille était sur le point d'appareiller, il ne prit que le temps nécessaire pour prendre congé de doña María. Il fit tout ce qu'il put pour ensevelir ses sentiments, là-bas au tréfonds de son coeur mais ses yeux ne purent dissimuler le feu intérieur même si ses lèvres ne disaient que des paroles glaciales. Doña María lui donna sa main à baiser avec une égale froideur en apparence mais, tandis qu'il quittait la demeure, elle l'accompagna d'un regard ardent comme si son âme toute entière était derrière lui et comme si son corps lui-même n'allait pas tarder à le suivre.

A peine Mendoza eut-il trouvé à se loger, en attendant l'embarquement, dans une des auberges les mieux fréquentées de Séville, débordant de gens en cette saison, et à peine avait-il pris un peu de repos dans sa chambre, que l'aubergiste monta pour lui dire qu'un beau page svelte, avec l'apparence d'une demoiselle travestie plutôt que d'un damoiseau imberbe, sollicitait sa permission pour se présenter à lui, car il devait lui communiquer des nouvelles urgentes et de la plus haute importance. Don Francisco ne parvint pas à deviner qui pourrait lui envoyer un tel messenger, ni de quelle sorte de nouvelles il pouvait être porteur,

mais sa perplexité ne dura pas longtemps, car le joli page, dévoré d'impatience, était monté derrière l'aubergiste sans attendre la permission sollicitée. Et combien il ne fut pas épouvanté et réjoui en reconnaissant dans le soi-disant damoiseau la belle et amoureuse doña María, chez qui l'inclination avait prévalu sur la réserve pudique !

Il congédia brusquement l'aubergiste qui, curieux et flairant le mystère, restait planté comme un piquet dans la chambre, ferma la porte à clé et au verrou, et finit par pouvoir s'exclamer, au comble de la stupéfaction :

- *Vous ici, ma dame ! Vous ici, doña María, et sous cet accoutrement ! ...*

Il est impossible de décrire les premiers transports des deux amants qui, les digues de leur irrésistible passion étant rompues, tombèrent dans les bras l'un de l'autre sans plus la moindre retenue. Quand il leur fut possible de parler, entre des baisers ardents et des caresses enivrantes, doña María avoua qu'elle avait abandonné sa demeure, résolue à tout sacrifier sur l'autel de son amour et à suivre don Francisco jusqu'au bout du monde, même en enfer, malgré tous les obstacles et même contre la propre volonté de celui qui, désormais, était son maître et seigneur.

- *Si vous ne m'accueillez pas, je suis une femme perdue – dit-elle – car, avant de me lancer moi-même à votre recherche, j'ai scellé mon déshonneur et rendue publique ma faute*

– si je peux qualifier de faute ce qui fait ma fierté et ma gloire –, laissant un papier écrit avec ces mots : « Que personne ne me recherche. Je pars pour des terres lointaines avec l'élu de mon cœur et, comme je ne dois rendre des comptes qu'à Dieu, que personne ne songe à m'en empêcher ». Si vous m'aviez repoussée, don Francisco, vous ne m'auriez pas pour autant épargné la honte et le déshonneur ...

- Vous savez néanmoins – déclara Mendoza, ayant recouvré son sang-froid – que je ne peux pas vous épouser en raison du serment qui me lie. Mais sachez, infortunée amie, que même si j'oubliais ce que j'ai juré, je ne pourrais pas me marier avec vous, parce que je suis une personne à éviter : mon front est marqué des stigmates des réprouvés, je suis excommunié et je ne trouverais pas de prêtre pour bénir notre union ...
- Dieu lui-même sera le prêtre qui nous bénira et le principal témoin de nos serments mutuels. Je n'ai pas besoin de plus – répliqua doña María. – L'heure viendra où nous pourrons sanctifier notre union ; en attendant, notre amour nous suffira à nous justifier ... Et à vos côtés – ajouta-t-elle, à voix plus basse – l'enfer lui-même ne me fait pas peur ! ...

Une passion si ardente et si exclusive remplit don Francisco de Mendoza de contentement et

d'orgueil ; l'étreignant à nouveau dans ses bras et lui couvrant le visage de larmes et de baisers, il jura de ne jamais se séparer d'elle et de l'honorer toujours comme la plus noble des épouses, ayant fait abnégation de soi.

Quelques jours plus tard, ils embarquaient tous deux à bord de cette flottille pour les *Indes*, s'apprêtant à appareiller (**N.d.T.** : 24 août 1535). Ils passaient pour des époux et don Pedro de Mendoza lui-même ignorait ou feignait d'ignorer la vérité. Seules quelques personnes à bord nourrissaient des soupçons, parce qu'elles se trouvaient à Madrid à l'époque des faits et, parmi elles, un écrivain public, aussi indiscret et cancanier qu'une duègne, du nom de Pero Hernández, foutriquet qui raconta à tous ceux qui voulurent l'écouter ce qu'il savait de l'histoire de don Francisco ; mais le respect qu'inspirait ce *caballero* était tel et telle la compassion que suscitaient ces malheurs que personne ne cessa de traiter doña María de Angulo comme sa légitime épouse et que personne ne se permit jamais, en sa présence, de faire la plus légère allusion au passé. Il faut bien dire que le caractère dudit Mendoza avait édifié un fossé infranchissable pour toute familiarité : il passait d'aimable et bienveillant à misanthrope et bourru, d'affable et serviable à l'excès à sur des charbons ardents et irascible, prêt à manifester sa colère à l'encontre de tous ceux qui l'approchaient, doña María

exceptée, pour qui il était un agneau.

La jeune femme avait rencontré à bord quelques personnes de son sexe qui se rendaient également aux *Indes* avec des parents ou leur mari et, parmi elles, doña Isabel de Guevara, jeune fille de vingt ans à peine, fille du chargé de factorerie de Sa Majesté don Carlos de Guevara qui, peu après (**N.d.T.** : 1538) devait la laisser orpheline et seule dans le nouveau monde, victime de la trahison des Indiens en même temps que l'infortuné capitaine don Juan de Ayolas. Elles devinrent amies et leurs longues conversations les aidaient à endurer les fatigues et la monotonie de l'interminable voyage.

Ils firent escale aux Canaries, où la flottille de don Pedro de Mendoza fut renforcée de trois navires et sa troupe de trois nouvelles compagnies commandées par des *hidalgos* de haut rang, s'enrôlant volontairement ; ce fut ensuite à Río de Janeiro, où fut si maladroitement et injustement exécuté le jeune maître de camp don Juan de Osorio (**N.d.T.** : chapitre V du ***Voyage au Río de la Plata*** d'Ulrich SCHMIDEL), sans qu'y prenne part don Francisco et, ultérieurement, dans d'autres ports de la côte brésilienne pour finir par arriver au Rio de la Plata, sept mois après leur départ. (**N.d.T.** : 22 janvier 1536)

On connaît les grandes adversités qui frappèrent ce groupe d'Espagnols : les travaux à fonds perdus, les privations, la misère, la faim qui

faucha des vies comme si elle était la peste elle-même et qui réduisit des chrétiens à l'horrible extrémité de manger de la chair humaine (N.d.T. : chapitre IX du ***Voyage au Río de la Plata*** d'Ulrich SCHMIDEL) ; les luttes continuelles et sanglantes avec des Indiens sauvages (N.d.T. : chapitre VIII du ***Voyage au Río de la Plata*** d'Ulrich SCHMIDEL) et anthropophages, au milieu d'une nature aussi hostile que les habitants ; le froid, la fièvre, les incendies (N.d.T. : chapitre XI du ***Voyage au Río de la Plata*** d'Ulrich SCHMIDEL), tous les fléaux qui auraient découragés les plus fameux des héros et qui, après les avoir décimés, menaçant de pas laisser un survivant, vinrent à bout de la santé chancelante de don Pedro de Mendoza qui, déjà marqué par les Parques, entreprit le voyage du retour pour aller mourir au milieu de l'Océan. (N.d.T. : 23 juin 1537)

Don Francisco ne fut pas de ceux qui tentèrent avec lui d'échapper à tant de calamités, ni doña María celle à l'y inciter, bien qu'elle fût une femme de constitution fragile. Le *caballero* acceptait tout, sauf l'idée de retourner sur le théâtre de son déshonneur et de sa vengeance ; lors de cette période extrêmement funeste, il eut plus d'une occasion de montrer son caractère entier, jouant un rôle brillant, même s'il s'efforçait de passer inaperçu, plus à cause du tourment qui le rongait que de sa modestie. De son côté, Doña María surmonta avec une admirable patience autant de

revers – que, dans son for intérieur, don Francisco croyait être une preuve de la colère de Dieu, notre Seigneur – et, tout en conseillant et en consolant l'*hidalgo*, à son tour, elle eut une grande consolation, qui lui communiqua les plus grands espoirs, bien qu'elle survînt à des heures si sombres : la naissance du premier des quatre fils qu'elle eut, à qui elle donna le prénom de Diego et qui, encore jeune, devait devenir le gouverneur de Santa Cruz (**N.d.T.** : en 1568). Lors de son accouchement, elle fut assistée par la Maldonada, une des femmes qui étaient venues avec la flottille et qui était une sage-femme experte, au point de l'avoir été pour une bête féroce (**N.d.T.** : **Le capitaine Vergara**, livre 1, chapitre 3) ; et doña Isabel de Guevara fut aussitôt aux petits soins pour elle. Elles la sauvèrent au milieu de la misère générale de Buenos Aires. A peine remise et voyant que l'enfant grandissait robuste et sain, malgré les pénuries du moment, doña María se prit à penser que Francisco de Mendoza finirait par lui offrir la main d'époux ; elle oeuvra patiemment pour l'obtenir car la seule situation honnête de la femme est le mariage.

Tenu en grande estime par l'Adelantado, grâce à ses propres mérites et à l'expresse recommandation de Sa Majesté, don Francisco fut, également après le départ de don Pedro, très honoré durant la courte et controversée gouvernance du capitaine Francisco Ruiz Galán,

qu'il accompagna à Corpus Christi comme capitaine de la cavalerie et à qui, comme tous ses compagnons, il prêta le serment d'obédience (**N.d.T.**) ; bien vu par le tortueux Auditeur don Alonso de Cabrera qui, pourtant ne s'entendait avec personne ; respecté et distingué par le capitaine Domingo Martínez de Irala et, plus tard par le nouvel Adelantado, don Alvar Núñez Cabeza de Vaca.

Il coulait, donc, des jours sereins et heureux car le temps était un baume pour ses blessures, et son étoile semblait briller à nouveau, émettant de paisibles lueurs, lorsqu'une épouvantable tragédie – où l'on vit la justice manifeste et la vengeance de Dieu, notre Seigneur –, vint mettre fin à la vie et aux infortunes du *caballero*, comme on le verra en temps utiles.*

© 2016, Bernard GOORDEN, pour la traduction française

Notes du traducteur (N.d.T.)

La seconde partie * figure dans le **LIBRO SEPTIMO (PORFIA MATA VENADO)**, constitue le chapitre IV et s'intitule également « *Historia de don Francisco de Mendoza* ».

Hyrcanien = qui est de l'Hyrkanie, contrée de l'ancienne Perse au sud-est de la mer Caspienne. [Par allusion à la nature farouche et féroce des habitants et des animaux de cette contrée]:

« Désormais je serai d'une férocité hyrcanienne, froid comme Hippolyte et fuyard des femmes, ainsi que Joseph » (Théophile Gautier, **Capitaine Fracasse**, 1863, p. 186). **Source** :

<http://www.cnrtl.fr/definition/hyrcanien>

Armoiries de **Madrid** : blasonnement d'argent, à l'ours de sable, appuyé contre le fût d'un arbre terrassé et fruité au naturel, à la bordure d'azur, chargée de sept étoiles d'argent.

<http://www.heraldique.org/2012/01/capitales-europeennes-madrid.html>



<https://www.shmadrid.fr/blog/fr/lours-et-larbousier-de-madrid/>

Portrait d'Alexandre Farnèse, **Pape Paul III**. École du Titien, après 1546. Kunsthistorisches Museum, Vienne (Autriche). (Inv Nr GG99).

(auteur : Yelkrokoyade) :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Paul_III_Tien_after_1546.jpg

« *à Rome, les pieds nus* ». Illustration de Fred FUNCKEN pour « *La querelle des investitures* » (planche N°97 de « *L'Histoire du monde* » de Jean SCHOONJANS), parue le 21 août 1957 dans l'hebdomadaire « **TINTIN** » :

<http://www.idesetautres.be/upload/HISTOIRE%20MONDE%20SCHOONJANS%20FUNCKEN%20097.zip>

« *De Rio de Janeiro* », chapitre 5 du **Voyage au Rio de La Plata**, d'Ulrich SCHMIDEL :

<http://idesetautres.be/upload/ULRICH%20SCHMIDEL%20VOYAGE%20CURIEUX%20RIO%20PLATA%20CHAPITRE%2005.pdf>

« *De la ville de Buenos Aires et de la famine qu'on y éprouva* », chapitre 9 du **Voyage au Rio de La Plata**, d'Ulrich SCHMIDEL :

<http://idesetautres.be/upload/ULRICH%20SCHMIDEL%20VOYAGE%20CURIEUX%20RIO%20PLATA%20CHAPITRE%2009.pdf>

« *Combat contre les Querandís* », chapitre 8 du **Voyage au Rio de La Plata**, d'Ulrich SCHMIDEL :

<http://idesetautres.be/upload/ULRICH%20SCHMIDEL%20VOYAGE%20CURIEUX%20RIO%20PLATA%20CHAPITRE%2008.pdf>

« *Les Indiens assiègent la ville de Buenos Aires, donnent l'assaut et la brûlent* », chapitre 11 du **Voyage au Rio de La Plata**, d'Ulrich SCHMIDEL :

<http://idesetautres.be/upload/ULRICH%20SCHMIDEL%20VOYAGE%20CURIEUX%20RIO%20PLATA%20CHAPITRE%2011.pdf>

[A%20CHAPITRE%2011.pdf](#)

La Vie est un songe de Calderón de la Barca (traduction de Damas-Hinard, 1845), « *Journée première* », scène 1, page 3 :

<http://kulturica.com/k/wp-content/uploads/2011/12/la-vie-est-un-songe.pdf>

Le **Juramento de obediencia**, à Corpus Christi, figure dans l'apéndice J du **Viaje al Río de la Plata** d'Ulrich SCHMIDEL (Biblioteca Virtual Universal ; 2003) :

<http://www.biblioteca.org.ar/libros/10069.pdf>

Le nom de Francisco de Mendoza n'est pas mentionné.

LIVRES AUXQUELS NOUS ALLONS NOUS REFERER TRES REGULIEREMENT :

Guillaume **CANDELA** ; **La Conquête du Paraguay à travers les lettres de Domingo Martínez de Irala (1545-1555)** ; 2008-2009.

Contient une chronologie aux pages 118 à 121.

https://www.academia.edu/8981128/La_Conque_te_du_Paraguay_a_tra_vers_les_lettres_de_Domingo_Marti_nez_de_Irala_1545-1555

<https://univ-paris3.academia.edu/GuillaumeCandela>

Paola **DOMINGO** ; **Naissance d'une société métisse: Aspects socio-économiques du Paraguay de la Conquête à travers les dossiers testamentaires** ; Presses universitaires de la Méditerranée ; 2006 (2014), 547 (625) pages. (« Voix des Suds ») ISBN 9782367810799

<http://books.openedition.org/pulm/523?lang=fr>

En espagnol :

AZARA, Félix de ; **Descripción e historia del**

Paraguay y del río de la Plata ; 1847 :

<http://www.biblioteca.org.ar/libros/130467.pdf>

Guillaume **CANDELA** ; **Domingo Martínez de Irala, el protagonista de la historia de la conquista del Paraguay entre 1537 y 1556** ; Université Paris III - Sorbonne Nouvelle, 75, **PHD Student** +1 ; 2007-2008.

https://www.academia.edu/8980924/Domingo_Martinez_de_Irala_el_protagonista_de_la_historia_de_la_conquista_del_Paraguay_entre_1537_y_1556

<https://univ-paris3.academia.edu/GuillaumeCandela>

Miguel Angel **ELKOROBEREZIBAR** ; **Domingo de Irala y su entorno en la villa de Bergara** ; Asunción, Ed. Euskal Etxea Jasone - Casa Vasca Asunción ; 2011, 231 p.

Paul **GROUSSAC** ; (Pedro de) **Mendoza y (Juan de) Garay. Las dos fundaciones de Buenos Aires 1536-1580** ;

<http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/mendoza-y-garay-las-dos-fundaciones-de-buenos-aires-1536-1580/html/>

LAFUENTE MACHAIN, Ricardo de ; **El Gobernador Domingo Martínez De Irala** (Biografía de Domingo Martínez de Irala y su actuación como Gobernador del Paraguay, considerado el gobernante rioplatense de más clara comprensión e insigne liderazgo que tuvo esta Provincia) ; Asunción, Academia Paraguaya de la Historia ; 2006 (Edición facsimilar de la de 1939), XXXV-571 páginas. **Parcialmente** (capitulos VIII, IX, XI, XVIII, XIX y XXIII) **en** :

http://www.portalguarani.com/1882_ricardo_de_lafuente_machain/17530_el_gobernador_domingo_martinez_de_irala_por_r_de_la_fuente_machain.html

Pedro **LOZANO** (Padre) ; **Descripción corográfica del terreno, ríos, árboles y animales de las dilatadísimas provincias del Gran Chaco Gualamaba y de los ritos y costumbres de las innumerables naciones bárbaras e infieles que la habitan** ; Córdoba ; 1733. 18 premiers chapitres (mais, surtout, des possibilités extraordinaires avec la **carte**, sur) : http://pueblosoriginarios.com/textos/lozano/descrpcion_corografica.html

Version **PDF** plus facile à consulter :

<http://www.idesetautres.be/upload/PEDRO%20LOZANO%20DESCRIPCION%20COROGRAFICA%20GRAN%20CHACO%20I-XVIII.pdf>

Roberto PABLO **Payró** ; **Historia del Río de La Plata**, Tomo **I** (Conquista, colonización, emprendimientos. Del descubrimiento hasta la Revolución de mayo). Obra monumental, que se puede downloadar en PDF :

http://rppayro.files.wordpress.com/2008/10/historia-del-rio-de-la-plata_tomo-i.pdf

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES.

La partie N°**1** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés dans le chapitre **1** du livre 1 de **El capitán Vergara**, en l'occurrence :

Francisco **ALVARADO**, Juan de **AYOLAS**, Alonso

de **CABRERA**, Felipe de **Cáceres**, Francisco de **Mendoza**, Gonzalo de **Mendoza**, Pedro de **Mendoza**, Francisco **Ruíz Galán**, Juan de **Salazar de Espinosa**, García ou Garcí **VENEGAS**

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGAR A%20FR%20LIVRE%201%20CHAPITRE%201.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **2**)

La partie N°**2** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés dans le chapitre **2** du livre 1 de ***El capitán Vergara***, en l'occurrence : doña María de **Angulo**, Carlos de **Guevara**, **Inés (Isabel)** de **Guevara** ainsi que de La **Maldonada**.

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%201%20CHAPITRE%202.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **3**)

La partie N°**3** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés dans le chapitre **3** du livre 1 de ***El capitán Vergara***, en l'occurrence : Diego de **ABRIEGO**, Capitaine (Francisco o **Gonzalo** o Hernando o Pedro) **ALVARADO**, [Francisco César](#), Jácome **COLO**, Diego **DELGADO**, Père Juan Gabriel de **LEZCANO**, Ecrivain public Pero **HERNÁNDEZ** = Garduña, Cacique Zeiche **LEGEMI** (o **LYEMI**), Antón **Martínez**, Juge Juan **Pavón**, Rodrigo de los **Ríos**, Frère Juan de **SALAZAR**, Ulrich **SCHMIDEL**, Enseigne Alonso **SUÁREZ de**

FIGUEROA, Indien **Suelaba**.

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20CHAPITRE%203%20LIVRE%201.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **4**).

La partie N°**4** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés dans le chapitre **1** du livre **2** de ***El capitán Vergara***, en l'occurrence : **ABACOTE**, Père **ANDRADA** (Francisco de ? ...), Juan **Pérez**.

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%202%20CHAPITRE%201.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **5**).

La partie N°**5** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés dans le chapitre **2** du livre **2** de ***El capitán Vergara***, en l'occurrence :

Jerónimo **ROMERO**. Ver, e. o. :

TORIBIO MEDINA, José ; ***El veneciano Sebastián Caboto al servicio de España*** (...) ; p. 295 :

<https://ia801407.us.archive.org/35/items/elvenecianosebas01medirich/elvenecianosebas01medirich.pdf>

Francisco de **VILLALTA**. Voir, e. a. :

Paola Domingo ; ***Naissance d'une société métisse*** (p. 82) :

<http://books.openedition.org/pulm/523?lang=fr>

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%202%20CHAPITRE%202.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **6**).

La partie N°**6** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés dans le chapitre **3** du livre **2** de *El capitán Vergara*, en l'occurrence : Carlos **DUBRIN**, l'écrivain public *Garduña* = Pero **HERNÁNDEZ** (Partie **3**), Luis **Pérez de Cepeda de Ahumada** et Juan **Ponce de León**

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%202%20CHAPITRE%203.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **7**).

La partie N°**7** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés dans le chapitre **4** du livre **2** de *El capitán Vergara*, en l'occurrence : Francisco de **ALMARAZ**, Juan de **CARBAJAL**, Martín de **Céspedes**, Pedro Sebastián **MADURO** et Juan de **VERA**.

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%202%20CHAPITRE%204.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **8**).

Pour la partie N°**8** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** (chapitre **5** du livre **2** de *El capitán Vergara*), nous **N'**avons **PAS** trouvé d'éléments biographiques relatifs au bourreau sarde Leonardo **COSSU**.

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%202%20CHAPITRE%205.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **9**).

La partie N°**9** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés dans le chapitre **1** du livre **3** de *El capitán Vergara*, en l'occurrence : Galaz de **MEDRANO** et Juan de **ORTEGA**.

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%203%20CHAPITRE%201.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **10**).

Il n'y a pas de nouveaux personnages mentionnés au chapitre **2** du livre **3**.

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%203%20CHAPITRE%202.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **11**).

La partie N°**11** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés dans le chapitre **3** du livre **3** de *El capitán Vergara*, en l'occurrence : Antonio López de **AGUIAR**, Hernán **Báez**, Pero **Díaz del VALLE**, Simón **LUIS**, Maese Alonso de **MIGUEL**, Francisco de **PERALTA**, Melchor **Ramírez**, Juan **Rodríguez**, Juan **ROMERO**.

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%203%20CHAPITRE%203.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **12**).

Il n'y a pas de nouveaux personnages mentionnés dans le chapitre **4** du livre **3**.

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%203%20CHAPITRE%204.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **13**).

La partie N°**13** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés dans le chapitre **5** du livre **3** de *El capitán Vergara*, en l'occurrence :

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%203%20CHAPITRE%205.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **14**).

Il n'y a pas de nouveaux personnages mentionnés dans le chapitre **6** du livre **3**.

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%203%20CHAPITRE%206.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **15**).

La partie N°**15** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés, en l'occurrence : Indiens **anundas**, Alonso **BUENO**, cacique **Lambaré**, cacique **Magach**, Indiens **quiloazas**

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%204%20CHAPITRE%201.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **16**).

La partie N°**16** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés, en l'occurrence : fray Bernardo de

Armenta, Àlvar Nuñez **Cabeza de Vaca**, capitaine Juan **CAMARGO**, Ruy **Díaz Melgarejo** (frère de Francisco **Ortiz de Vergara**), chargé de factorerie Pedro **DORANTES**, Francisco de **Espínola**, Pedro de **Estopiñán** Cabeza de Vaca, fray Alonso **Lebrón**, Ñuflo o Nufrio de **CHAVES**, Martín de **Orduña**, Francisco **Ortiz de Vergara**, Alonso **Riquelme de Guzmán** ou García **Rodríguez de Vergara**.

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%204%20CHAPITRE%202.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **17**).

La partie N°**17** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés, en l'occurrence :

Abapayé, Pánfilo de **Narváez** et Pedro de **VERA**

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%204%20CHAPITRE%203.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **18**).

La partie N°**18** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** contient des éléments biographiques que nous avons trouvés pour ceux que Roberto J. PAYRO nous présente ou a mentionnés, en l'occurrence : Pedro de **Esquivel**, Francisco **Gambarrota**, Rodrigo **Gómez**, clérigo Luis de **Miranda**, Francisco **Peralta**, Francisco **Pérez**, Jacques de **Ramua**, Simón **Richarte**, Juan de **Rute**, Juan de **Sotelo**, Francisco **Sepúlveda**.

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN>

[%20VERGARA%20LIVRE%204%20CHAPITRE%204.pdf](#)

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **19**).

Il n'y a pas de nouveaux personnages mentionnés dans le chapitre **5** du livre **4**.

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20LIVRE%204%20CHAPITRE%205.pdf>

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES (Partie **20**).

Pour la partie N°**20** du **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES** (chapitre **6** du livre **4** de *El capitán Vergara*), nous **N'**avons **PAS** trouvé d'éléments biographiques relatifs aux protagonistes suivants : Inés de Mena, Luis de Carranza, Jaime de Villaroel, Tristán de Angulo.